

L'HABITAT DU HAUT MOYEN AGE EN PICARDIE: PREMIER APERÇU

Didier BAYARD

Introduction

La connaissance des habitats du haut Moyen Age a bénéficié depuis une dizaine d'années en France, du développement considérable de l'archéologie de sauvetage, spécialement dans les deux régions d'Ile de France et de Picardie. La première rassemble l'une des plus grandes concentrations d'habitats du haut Moyen Age fouillés en Europe, avec près d'une cinquantaine d'exemples. Les données sont certes un peu moins nombreuses en Picardie, mais les réponses que l'on peut apporter à des questions aussi fondamentales que la transition avec la fin de l'Antiquité, la mise en place et la densité du peuplement, sa répartition, bénéficient de sources exceptionnelles: les photographies aériennes de Roger Agache d'une part, et les très nombreuses nécropoles mérovingiennes fouillées depuis le siècle dernier, d'autre part. Les photographies aériennes constituent une source de renseignement unique sur l'organisation et les caractéristiques de l'habitat antique. Enfin le début du haut Moyen Age est assez bien illustré, contrairement à l'Ile de France.

L'exposé qui suit s'appuiera naturellement sur ces trois points fort. Nous évoquerons donc plus spécialement le début de la période, entre la fin de l'Antiquité, vers le milieu du Ve siècle et le VIIIe ou le IXe siècle, en insistant sur les problèmes de transition avec la fin de l'Antiquité, les problèmes de peuplement, d'organisation des points habités. Nous essaierons d'aborder dans un second temps, l'organisation interne des habitats à partir des sites les mieux conservés comme Juvincourt-et-Damary et Goudelancourt-les-Pierrepont, dans le département de l'Aisne.

La Picardie se situe dans la frange nord du Bassin parisien à mi-chemin entre Paris et la frontière belge (fig. 1). Elle est constituée de plateaux crayeux assez peu élevés et surmontés d'un dépôt limoneux, entamés par des vallées dont la profondeur n'excède pas 50 à 80 mètres. Les principales vallées sont celles de l'Aisne et de l'Oise, bien connues pour leurs multiples *villae* et palais royaux du haut Moyen Age et la vallée de la Somme.

L'héritage antique

La région a connu dans l'Antiquité un peuplement extrêmement dense qui était caractérisé par un habitat dispersé composé de grandes exploitations agricoles, les *villae*. Roger Agache a pu photographier d'avion les vestiges de près de 1000 *villae* dans le seul département de la Somme (Agache 1978). Les fouilles récentes montrent qu'il faut multiplier ce chiffre par 2 ou 3 pour approcher le nombre total des *villae* qui se partageaient ce territoire (6163 km²) (Bayard 1995). Le plan de ces grandes *villae* obéit à une organisation stéréotypée, bipartite. Une première cour ou *pars urbana* abrite la résidence du propriétaire disposée transversalement à

l'axe de la *villa*. Les bâtiments d'exploitation et les habitations des ouvriers sont disposés autour d'une deuxième cour, la plus grande, la *pars agraria*.

Ces établissements très structurés, composés d'édifices spécialisés trahissent une forte hiérarchie sociale et une profonde intégration économique des habitants.

Ce qui a frappé Roger Agache et ce qui continue d'étonner tout lecteur de ses ouvrages est la profonde discordance qui existe entre le paysage antique et le paysage actuel. Les plateaux de la Somme sont caractérisés aujourd'hui par de gros villages composés de multiples exploitations autonomes regroupées autour d'une église, organisant de manière radio-concentrique des terroirs de l'ordre de mille hectares. Les écarts habités qui subsistent sont extrêmement minoritaires. S'il est possible de faire remonter cet habitat groupé, de manière certaine au XIIIe ou au XIe siècle, il est beaucoup plus difficile d'aller au-delà de l'an mil par l'examen des sources traditionnelles.

Intrigués par ce phénomène, les archéologues ont multiplié les recherches autour des villages actuels. Roger Agache avait attiré l'attention sur le plan de quelques villages qui se sont manifestement développés aux abords d'établissements antiques, grandes *villae* ou sanctuaires. Il proposait de voir là les rares exemples d'une filiation directe entre les deux formes d'habitat. Ces villages seraient nés d'un premier groupement de "colons" établi en-dehors des murs de l'établissement romain alors qu'il était encore en activité.

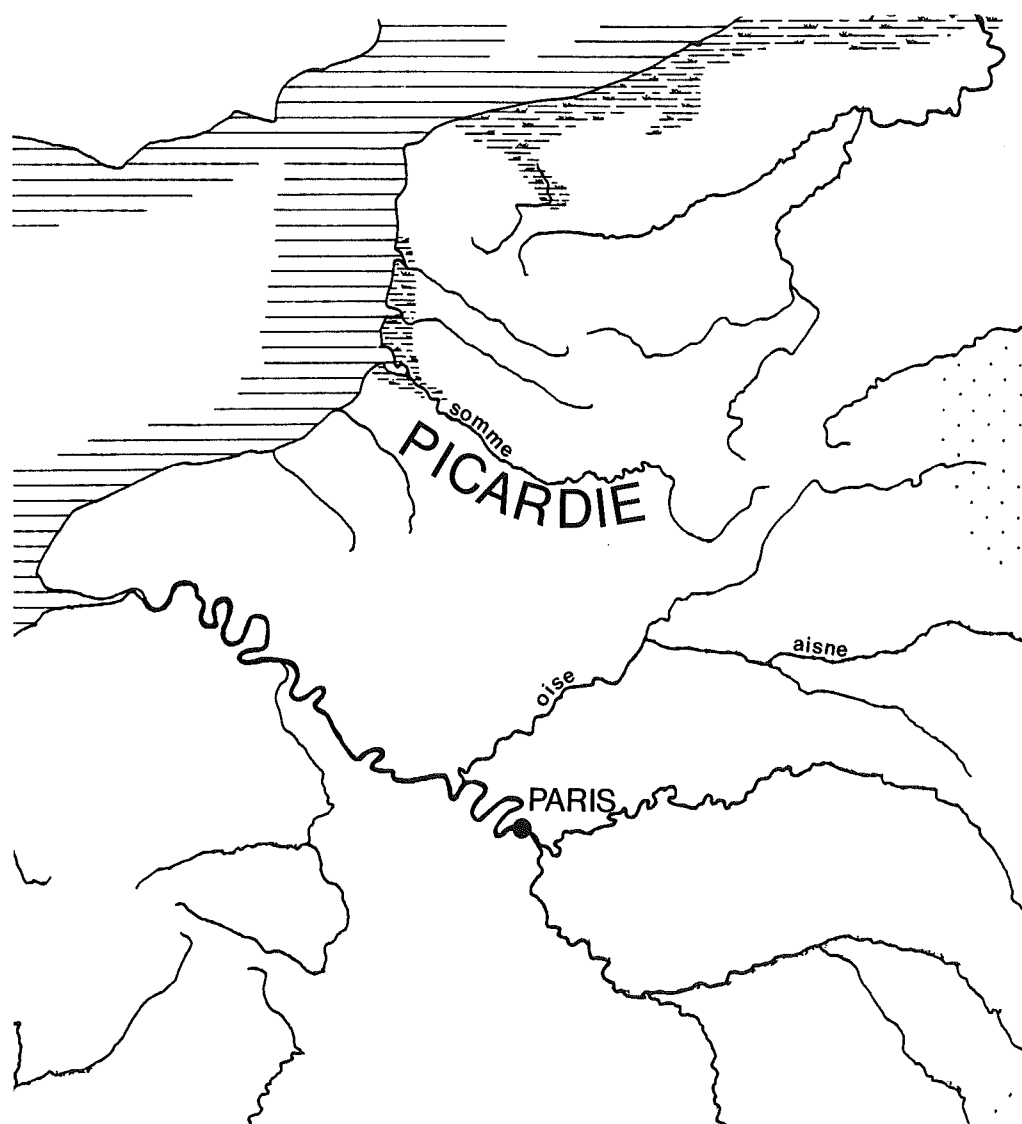


Fig. 1. Carte de situation de la Picardie.

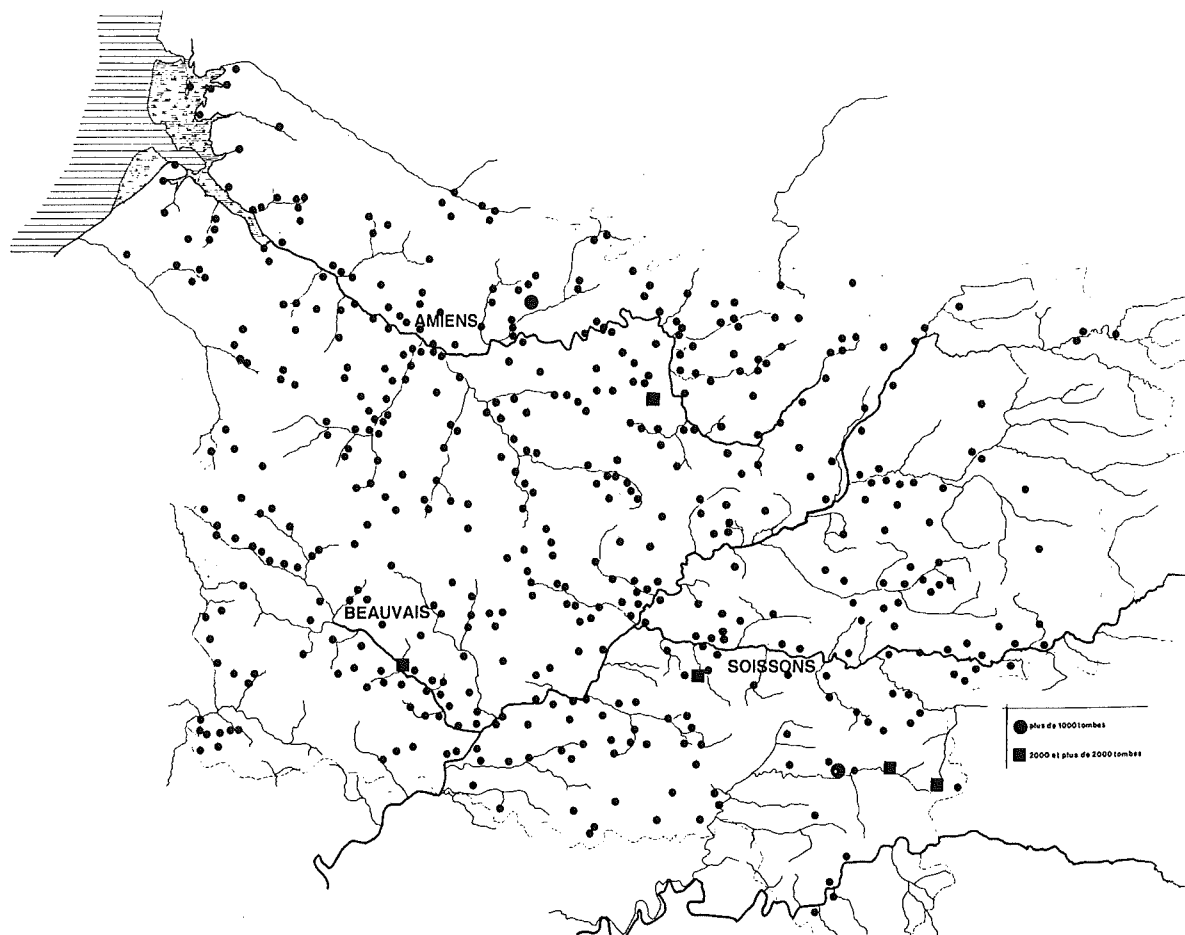


Fig. 2. Carte des nécropoles mérovingiennes recensées en Picardie.

Les prospections pédestres réalisées dans des conditions d'accès difficiles (ces zones sont bâties ou en jardin) n'ont pas permis de trancher la question. Le mobilier recueilli suggère la plupart du temps une origine du village à l'époque carolingienne voire mérovingienne, mais n'est pas suffisamment abondant pour prouver une contemporanéité des deux formes d'établissement.

La continuité entre l'habitat antique et le Moyen Age est d'autant plus difficile à apprécier que la région a souffert à plusieurs reprises des invasions germaniques, dans les années 260-275 ap. J.-C., entre 353 et 358-360, en 407 et dans les années qui suivent, puis enfin, semble-t-il, au milieu du Ve siècle. De nombreuses *villae* ont été abandonnées lors de ces troubles. Certaines ont été restaurées, d'autres ont connu une réoccupation limitée au IVe siècle. En bref, chacune a connu un destin différent. Mais tous ces habitats de l'Antiquité tardive partagent un état d'arasement considérable. Les vestiges du IVe siècle, très discrets, ont été les premiers à disparaître dans les travaux agricoles. Il est difficile de préciser dans ces conditions si une *villa* a survécu aux premières invasions, jusqu'au IVe et encore moins jusqu'au Ve siècle.

L'on comprendra sans peine qu'il nous soit impossible à ce jour d'évaluer la part des sites occupés jusqu'au début ou au milieu du Ve siècle et susceptibles d'avoir joué un rôle dans la transition entre la fin de l'Antiquité et le début du Moyen Age.

Le peuplement au début du Moyen Age

La Picardie est connue internationalement pour ses nombreux cimetières mérovingiens. Plus de 700 cimetières du début du Moyen Age ont été fouillés ou signalés dans les trois départements de l'Aisne, de l'Oise et de la Somme, essentiellement entre le siècle dernier et la première guerre mondiale. Ces fouilles anciennes, menées dans des conditions scientifiques très discutables, ont enrichi les principaux musées d'Europe et d'Amérique du Nord (cf. *La Picardie, berceau de la France* 1986). Il est inutile de s'appesantir sur ces nécropoles de plein champ appelées encore cimetières à rangées. Elles sont bien connues de la France moyenne à l'Allemagne du Nord et suffisamment caractéristiques; elles se sont développées dans la région entre le milieu du Ve et la fin du VIIe ou le début du VIIIe siècle (Werner 1950; Böhner 1958; Perin 1980). Le hasard des découvertes a fait penser quelquefois qu'elles étaient implantées à l'écart des habitats contemporains. Une étude approfondie et systématique permet de corriger cette impression, elles se situaient généralement à quelques centaines de mètres des habitats, si possible sur une hauteur, près d'une voie de passage, plus rarement au sud de l'habitat (voir l'exemple de la région de Senlis, cf. *Durand* 1988). Les fouilles de Goudelancourt-les-Pierrepont dans l'Aisne, menées depuis 1984, illustrent parfaitement ces dispositions (voir *infra*). Une part non négligeable de ces découvertes a eu lieu dans des églises; il s'agit parfois de tombes anciennes, du VIe ou du début du VIIe siècle, mais aussi assez souvent de sépultures plus tardives, de la fin du VIIe, du VIIIe ou même plus récentes, en tout cas postérieures à l'abandon de ces cimetières de plein champ et à leur déplacement autour de l'église. Malheureusement l'imprécision des compte-rendu ne permet pas toujours de trancher. Une fois ces réserves faites, ces découvertes présentent pour nous un intérêt indéniable, celui de dessiner une carte des points de peuplement à l'époque mérovingienne extrêmement dense, de l'ordre de 1 point pour 20 km² (fig. 2). Sachant que cette carte ne rend compte que du hasard des découvertes et de l'activité plus ou moins dynamique des sociétés savantes locales, il est probable que le nombre des cimetières mérovingiens équivaut ou dépasse celui des villages actuels (environ 2300 dans la région). Il n'est pas rare de compter deux ou trois mentions de découvertes de tombes mérovingiennes sur le territoire d'une seule commune. Un autre indice qui va dans ce sens, est qu'un tiers au moins de ces cimetières se trouve aujourd'hui complètement isolé, ce qui impliquerait logiquement qu'il existe au moins autant d'habitats disparus de cette époque. Il est en revanche impossible d'avancer une estimation de la population au VIe ou au VIIe s. parce que la taille de ces cimetières varie énormément, d'une centaine de tombes à plusieurs milliers (soit des communautés de quelques dizaines de personnes à quelques centaines) (voir *infra*). Toutefois, une rapide extrapolation montre que la région était beaucoup plus peuplée que les 2 ou 3 habitants par km² que l'on a parfois attribués au Nord de la France.

Les habitats du haut Moyen Age de la vallée de l'Aisne

Depuis une dizaine d'années, une trentaine de sites d'habitats du haut Moyen Age ont été découverts dans la région et ont fait l'objet de fouilles, essentiellement sous la contrainte de travaux industriels (carrières), d'aménagements péri-urbains et de constructions d'autoroutes ou de lignes ferroviaires (fig. 3). Toutes ces découvertes ne sont pas sans intérêt, mais leur dispersion géographique et la diversité des contextes chronologiques, l'inaboutissement des études (la plupart de ces fouilles ont eu lieu dans les cinq dernières années et aucune n'est publiée à ce jour) rendent leur interprétation assez difficile. D'autre part, une grande partie n'illustre que la fin du haut Moyen-Age et le début des "temps féodaux" *grosso modo* du IXe siècle au XIe ou au XIIe siècle (Bayard 1995a).

La moyenne vallée de l'Aisne constitue une exception de ces multiples points de vue. Le cadre géographique est assez homogène, une large vallée taillée dans un plateau crayeux secondaire peu élevé, à l'est, puis calcaire à l'ouest (tertiaire), offrant de larges terrasses de gravier exondées propices à l'installation de l'Homme. Cette petite région s'est révélée être un milieu extrêmement favorable à l'étude des habitats du début du Moyen Age. La multiplication des carrières d'alluvions récentes de la basse terrasse, est à l'origine

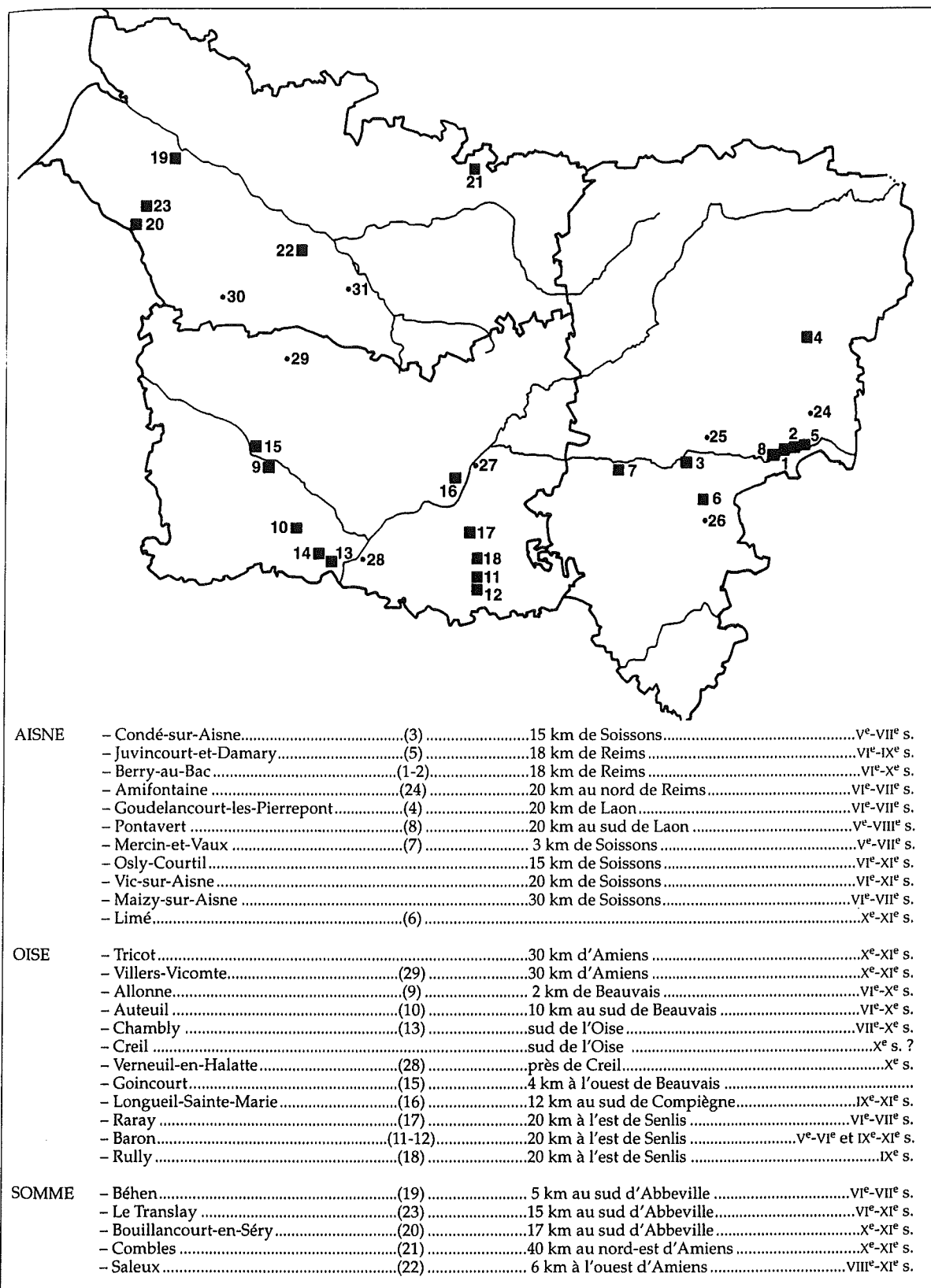


Fig. 3. Carte de situation des principaux habitats ruraux du haut Moyen-Age fouillés en Picardie.

d'un vaste programme de sauvetage archéologique, qui est mené depuis une vingtaine d'années par l'ERA 12 du CNRS et par le Service régional de l'archéologie. Cette continuité de la recherche a permis, non seulement de fouiller près d'une dizaine d'habitats du haut Moyen Age, mais aussi de mieux connaître leur environnement.

Ils se situent tous dans un rayon de 20 à 25 km, certains de ces sites sont très proches et se prêtent à des comparaisons pleines d'intérêt¹. La région bénéficie d'autre part d'avantages irremplaçables tels que:

—les conditions de lisibilité du sous-sol: immédiatement sous-jacent à la terre arable, le substrat se compose d'un gravier calcaire très clair qui permet une lisibilité exceptionnelle des structures archéologiques. Après un décapage de la terre arable, toutes les excavations creusées dans le sol, fosses, fossés, trous de poteau, tranchées de fondation se voient très nettement, ce qui n'est pas le cas dans d'autres contextes géologiques.

—La désertion de ces habitats entre le VIIIe et la fin du IXe siècle leur a épargné les destructions dues à une occupation plus longue.

—Enfin, la datation de ces multiples structures au mobilier peu abondant et très fragmenté, bénéficie ici des nombreuses fouilles de cimetières effectuées par Frédéric Moreau au XIXe siècle. Le produit de ces fouilles anciennes, déposé en majeure partie au Musée des Antiquités Nationales à Saint-Germain-en-Laye fait l'objet actuellement d'un réexamen général. La céramique de la région a déjà fait l'objet d'une présentation générale et offre un cadre chronologique assez sûr (*Bayard - Thouvenot 1993*).

—Comme pour les autres régions, la plupart de ces opérations sont des fouilles de sauvetage. On notera toutefois qu'elles s'intègrent dans une série de recherches annexes comme des prospections systématiques menées par le Service régional de l'archéologie dans la confluence de l'Aisne et de la Miette ou par l'Université de Durham (*Haselgrove - Scull 1992*). Il est à noter que les fouilles de Godelancourt-les-Pierrepoint résultent de la seule volonté scientifique.

Dans la vallée de l'Aisne, les plus anciennes implantations médiévales remontent au milieu du Ve siècle. A Mercin-et-Vaux, Limé, Condé-sur-Aisne, elles s'installent dans les ruines romaines, deux grandes *villae* dans les deux premiers cas, un établissement indéterminé dans le dernier. Ces premiers établissements ne sont illustrés que par des fonds de cabane dont certains ont pu servir d'habitation. C'est très probablement le cas de la structure 88 de Condé-sur-Aisne, datée du troisième quart du Ve siècle, longue de 5 mètres sur 3,80 mètres de large, au sol damé, disposant d'un mur de pierres sèches sur un côté. Nous ignorons s'il existait parallèlement des édifices construits au niveau du sol, sur des poteaux plantés peu profondément ou appuyés sur des sablières basses ou encore si les bâtiments romains étaient encore habitables. Il semble qu'à Mercin-et-Vaux, le seul site qui permette de le préciser, les bâtiments de la *villa* étaient détruits au moment de cette nouvelle forme d'occupation. Sur le site de Pontavert, fondé lui aussi au milieu du Ve siècle, le nouvel habitat s'est implanté à l'écart de la *villa* romaine.

Les habitats de Berry-au-Bac, Juvincourt-et-Damary, Godelancourt-les-Pierrepoint, n'apparaissent qu'au début ou au milieu du VIe siècle. Nous n'avons donc pas dans la vallée de l'Aisne de traces d'une véritable continuité entre les *villae* romaines tardives et les premiers habitats médiévaux. Il est possible que ce constat évolue quelque peu à l'avenir². Le reste de la Picardie montre une transition plus progressive entre la fin de l'Antiquité et le haut Moyen Age. La multiplication des fouilles de *villae* dans les départements de l'Oise et de la Somme a amené la découverte d'éléments caractéristiques du haut Moyen Age tels que les fonds de cabane à quatre ou six poteaux dès le IVe s. (*villae* de Trinquies à Huppy, ou de Roye dans la Somme, habitat indéterminé d'Oroer, dans l'Oise). Quelques cas de continuité entre le IVe et le VIe siècle sont également attestés dans la *villa* de Baron par exemple, dans l'Oise. Plusieurs *villae*, enfin, ont connu des réoccupations partielles après un abandon, au VIe siècle à Behen dans la Somme, au VIIe siècle ou même beaucoup plus tard comme à Verneuil-en-Halatte, dans l'Oise (*Collart 1991*).

Lorsqu'a eu lieu la première fouille d'un habitat mérovingien à Condé-sur-Aisne, entre 1976 et 1979, les fouilles extensives accompagnées de grands décapages étaient extrêmement rares en France. La mauvaise qualité du décapage effectué par l'entreprise d'extraction explique probablement que l'on n'y ait mis au jour aucune trace certaine de bâtiment de surface. Si les deux fonds de cabane les plus anciens, s. 14 et 88 avaient une taille suffisante pour accueillir des habitants, il n'en va pas de même pour l'ensemble des autres, datés

1 Seul le site de Godelancourt-les-Pierrepoint s'écarte un peu de cette liste. Son contexte géographique est assez différent puisqu'il se trouve sur les plateaux de l'est du Laonnois, assimilables à la Champagne crayeuse, mais son intérêt, sa proximité relative de la vallée de l'Aisne, sa similitude avec les sites de la vallée l'assimilent à ce groupe.

2 La grande *villa* de Pont d'Ancy à Limé, dans l'Aisne, fouillée très partiellement a livré de multiples témoins des IVe, Ve, VIe et VIIe siècles. Mais malheureusement, les sondages effectués par C. Allag ne permettent pas de s'assurer de la continuité des formes de cette longue occupation.

des VIe et VIIe siècles. Ces excavations ne dépassent pas généralement 4 mètres de long et 3 mètres de large et n'atteignent pratiquement jamais 20 m², ce qui peut être considéré comme la surface minimale d'une habitation.

Le site de Juvincourt et Damary

La fouille de Juvincourt-et-Damary réalisée entre 1984 et 1986 est encore aujourd'hui notre meilleure référence pour les habitats mérovingiens dans la région. Après avoir analysé la cause principale des difficultés d'interprétation de Condé sur Aisne, l'accent a été mis sur ce chantier, sur un décapage soigné strictement limité à la terre arable. Le plan général obtenu est assez réconfortant de ce point de vue: plus de 6000 trous de poteau ont été relevés, concentrés sur une surface de 5 hectares (fig. 4). Tous ces trous de poteaux n'appartenaient pas à l'époque mérovingienne, loin s'en faut. Onze ou douze périodes d'occupation se sont succédées ici entre 5000 av. J.-C. et le IXe siècle ap. J.-C. Après un long travail de classement en fonction de différents critères et de l'analyse des plans, on a pu attribuer la majeure partie des structures à chacun de ces onze ou douze établissements successifs. Près d'un millier de trous de poteau ont été rattachés à l'établissement mérovingien.

Ce dernier est fondé dans la première moitié du VIe siècle, il s'installe dans le cadre de parcelles pré-existants, 250 m à l'est d'une villa romaine abandonnée elle-même depuis le début du Ve siècle. Les bâtiments de la villa ont servi de carrière aux habitants du hameau mérovingien. Occupé jusqu'à la fin du VIIIe ou le début du IXe siècle, il comptait initialement quatre ou cinq bâtiments contemporains de grande taille entourés de plusieurs dizaines de fonds de cabane (fig. 5). Bien que les niveaux de sol aient disparu

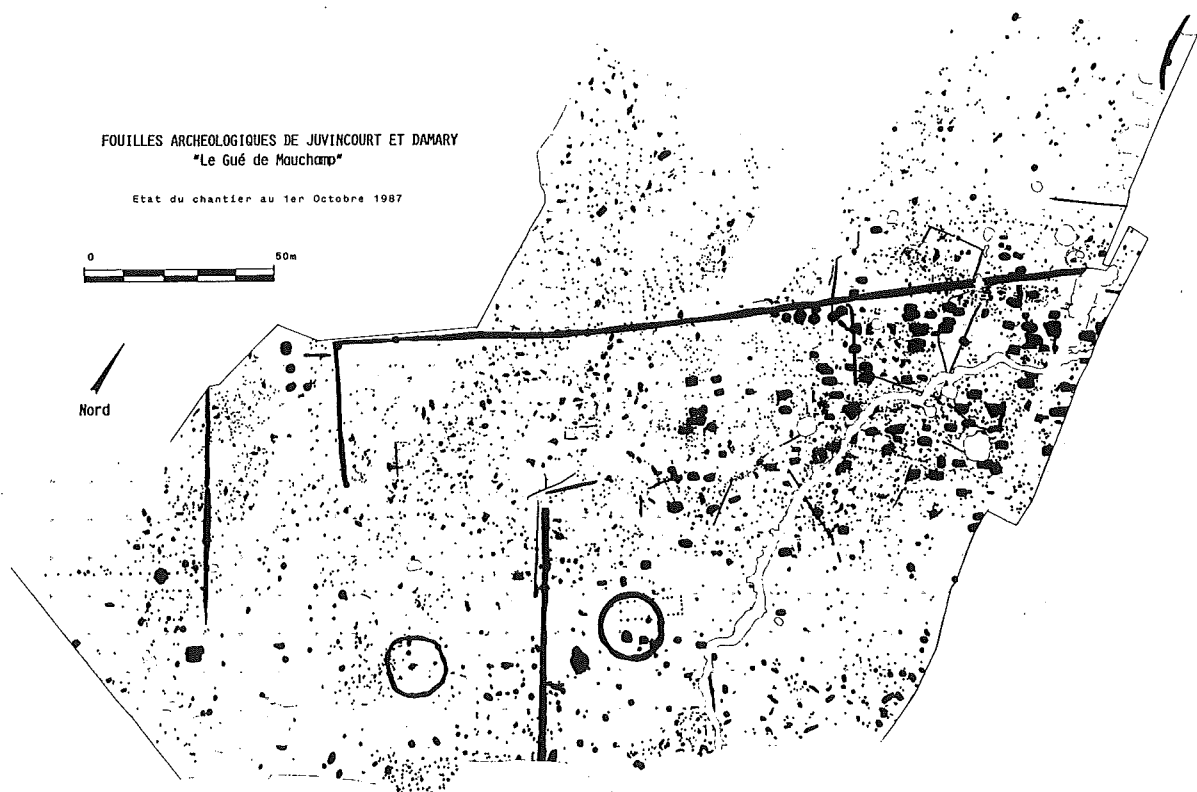


Fig. 4. Plan de masse de la partie principale du site de Juvincourt et Damary "le Fond de Mauchamp" faisant figurer la totalité des structures découvertes.

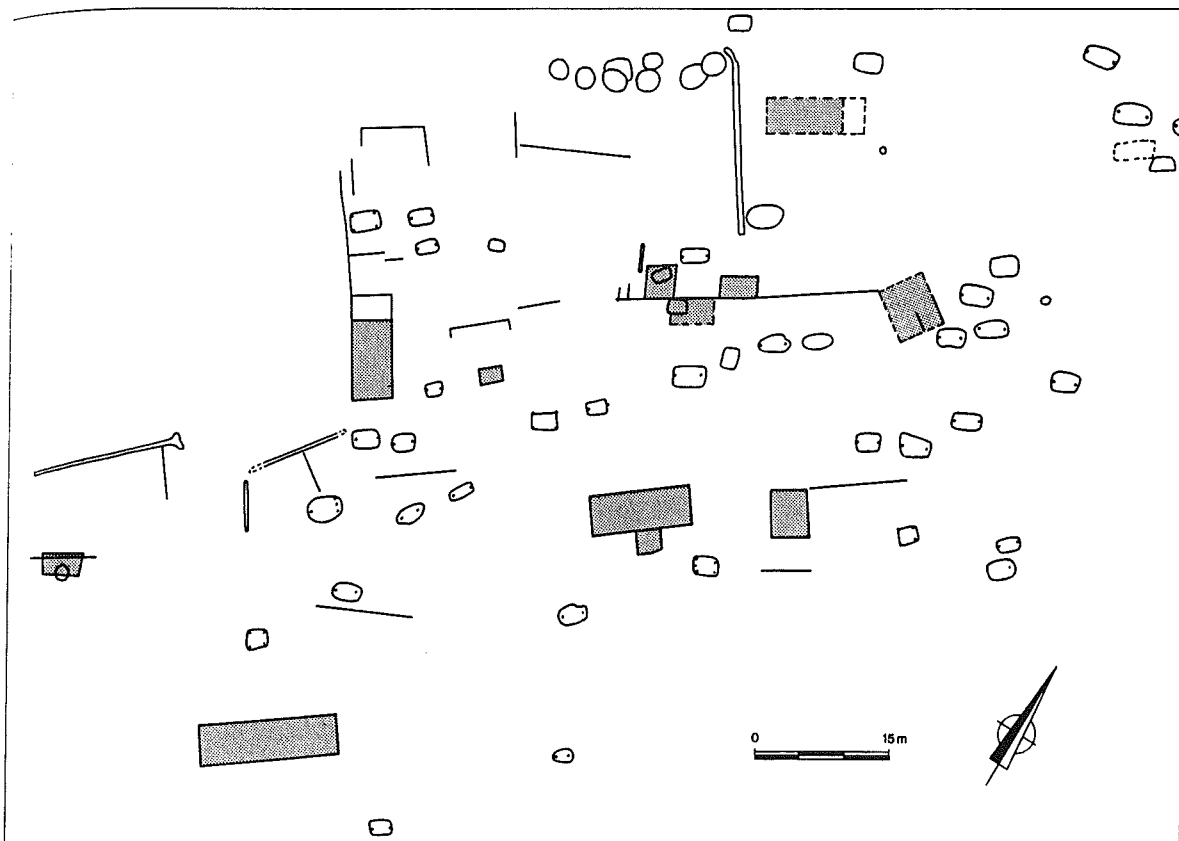


Fig. 5. Plan de masse de l'habitat de Juvincourt-et-Damary dans la deuxième moitié du VI^e siècle et le VII^e siècle.

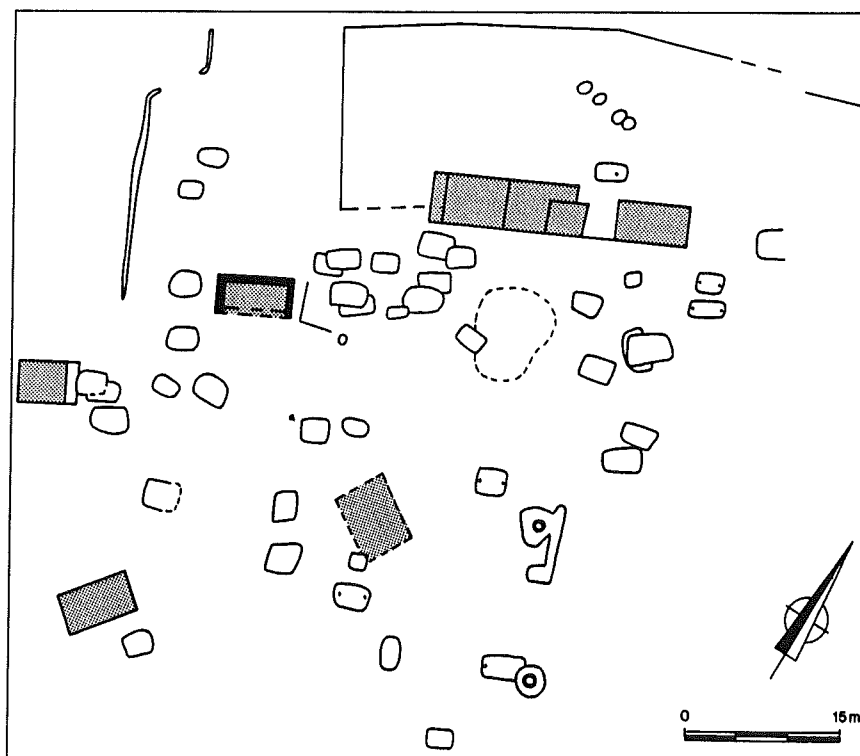


Fig. 6. Plan de masse de l'habitat de Juvincourt-et-Damary aux VIII^e et IX^e siècles.

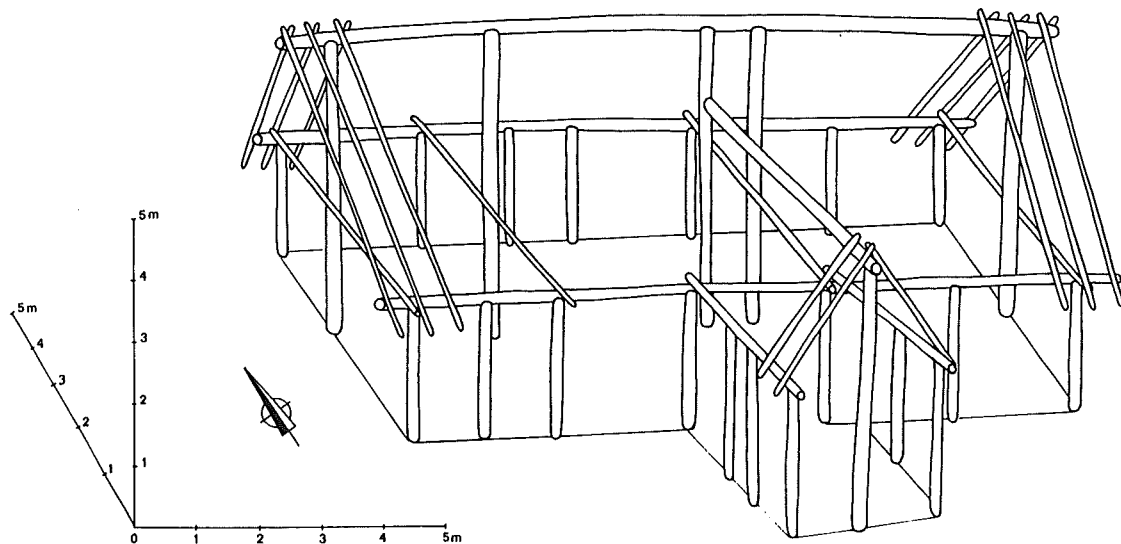


Fig. 7. Restitution graphique d'une des maisons de Juvincourt et Damary (VIe-VIIIe siècles).

dans les labours et avec eux les foyers qui nous auraient permis d'identifier de manière probante ces édifices à des habitations, le doute n'est pas permis. Des fosses adjacentes contenaient des rejets de foyers domestiques et une rapide analyse du plan montre bien que tout s'organise autour d'eux. Les maisons reconnues à Juvincourt pour la première phase de l'habitat au VIe et au début du VIIIe siècle sont très comparables. A une ou deux nefs elles sont toutes fondées sur des poteaux plantés espacés de deux à trois mètres. La plus grande mesurait 15 m de long sur 4,80 m de large. Malgré sa taille, les trous de poteau n'étaient pas enfoncés de plus de 50 cm dans le sol (20 cm sous le décapage).

Un second bâtiment long de 11,50 mètres et large de 4,80 m, comportait un porche au milieu du côté sud. Grâce aux caractéristiques de ses trous de poteaux et à sa plus grande complexité, il a été possible de restituer son élévation dans ses grandes lignes (fig. 7). Cette restitution a abouti à une véritable reconstruction grandeur nature, réalisée à Soissons dans le parc de l'abbaye saint Jean des Vignes. Malgré le parti pris "minimaliste" de la reconstitution, cette maison offre un volume considérable et apparaît, somme toute, assez confortable. L'analyse du plan de masse renforce l'image d'un ensemble homogène composé de 4 ou 5 unités domestiques s'interpénétrant. Seule exception, vers le nord-est, un enclos remanié et en grande partie détruit par la suite abritait peut-être une maison "privilégiée". Il est remarquable que la totalité des silos soient dans son voisinage ainsi que l'unique zone artisanale du site.

Cette hypothèse mérite d'être étudiée car la phase suivante entre le milieu du VIIIe siècle et le IXe siècle voit le déplacement du hameau vers le nord-est, et sa polarisation autour d'un ensemble dominant. Un grand corps de bâtiments de 30 mètres de long malheureusement mal conservé parce qu'il fait appel à des formes de fondation plus élaborées (solins, piliers reposant sur des empierrements) est construit au nord-est de l'enclos du VIe siècle. Il est adossé à une grande cour rectangulaire enclose par une palissade (fig. 6).

Les constructions périphériques s'organisent en arc de cercle autour de cet ensemble. Elles comprennent des bâtiments de formes variées. Certains s'appuient comme pour le VIe siècle sur des poteaux plantés espacés, d'autres sur des parois continues. L'un d'eux constitue un état intermédiaire entre le fond de cabane et le bâtiment de surface. Enterré dans le sol de 30 à 50 cm, comme les fonds de cabane, il a les dimensions d'une petite maison - 8 m de long pour une largeur vraisemblable de 4 m environ - et l'excavation est ceinturée par un muret de pierres sèches. La présence d'un foyer autorise à l'interpréter comme une habitation.

Cette organisation polarisée du hameau manifeste une hiérarchie sociale dont on ne peut préciser la nature. S'agit-il de la ferme d'un propriétaire et des habitations de ses esclaves, de ses locataires ou simplement d'un groupement de paysans (indépendants ou dépendants?) vivant dans un cadre économique relativement communautaire et dont l'un serait un peu plus riche?

On ne peut même pas conclure sans hésiter à un renforcement d'un lien hiérarchique dans la deuxième moitié du VIIIe ou le début du IXe siècle. La phase précédente connaissait des activités communes à l'ensemble du hameau, notamment la métallurgie du fer et de l'argent, bien localisées dans un secteur déterminé. Mais on ignore si ce secteur était rattaché à l'enclos et la maison privilégiée que l'on soupçonne ou s'il était partagé de manière communautaire par les quatre ou cinq cellules qui composaient le hameau.

Les prospections et fouilles partielles menées autour du chantier de Juvincourt-et-Damary ont révélé que le hameau exploré faisait partie d'un ensemble plus vaste que l'on pourrait qualifier de village composé d'au moins trois hameaux distants de 100 à 300 mètres. Un second noyau a fait l'objet d'une fouille partielle (sur 1000 m² environ). Occupé depuis le milieu du VI^e siècle sinon avant, et jusqu'à la fin du VII^e siècle, il est manifestement contemporain du premier. Les prospections pédestres ont également confirmé la contemporanéité du troisième groupement plus à l'est. Nous ne savons pratiquement rien de ces deux autres noyaux, de leur organisation et des relations qu'ils pouvaient entretenir avec le premier. Mais il est clair que les familles qui se partageaient les quatre ou cinq maisons du premier ensemble appartenaient à une communauté plus vaste.

Le site de Godelancourt les Pierrepont

Les fouilles de Godelancourt-les-Pierrepont (Aisne) menées par Alain Nice nous ont amené aux mêmes réflexions. Nous avons eu la chance à Godelancourt de fouiller d'abord le cimetière (Nice 1994a) (fig. 8). Installé sur le haut d'un coteau, utilisé du milieu du VI^e à la fin du VII^e siècle, il n'offre guère de particularité pour cette époque si ce n'est le fait de présenter deux groupes de sépultures éloignés de 10 à 15 mètres. Le premier qui compte 324 sépultures est en fonction du milieu du VI^e à la fin du VII^e siècle. Le second est fondé à la fin du VI^e siècle à l'écart du premier; il rassemble 134 tombes orientées différemment.

Il est possible d'associer la création du second noyau à l'arrivée d'un nouveau groupe humain. C'est du moins ce que suggère l'étude anthropologique (Morazzini 1994). On a pu estimer la population contemporai-



Fig. 8. Plan du cimetière de Godelancourt-les-Pierrepont (extrait de A. Nice 1994a).

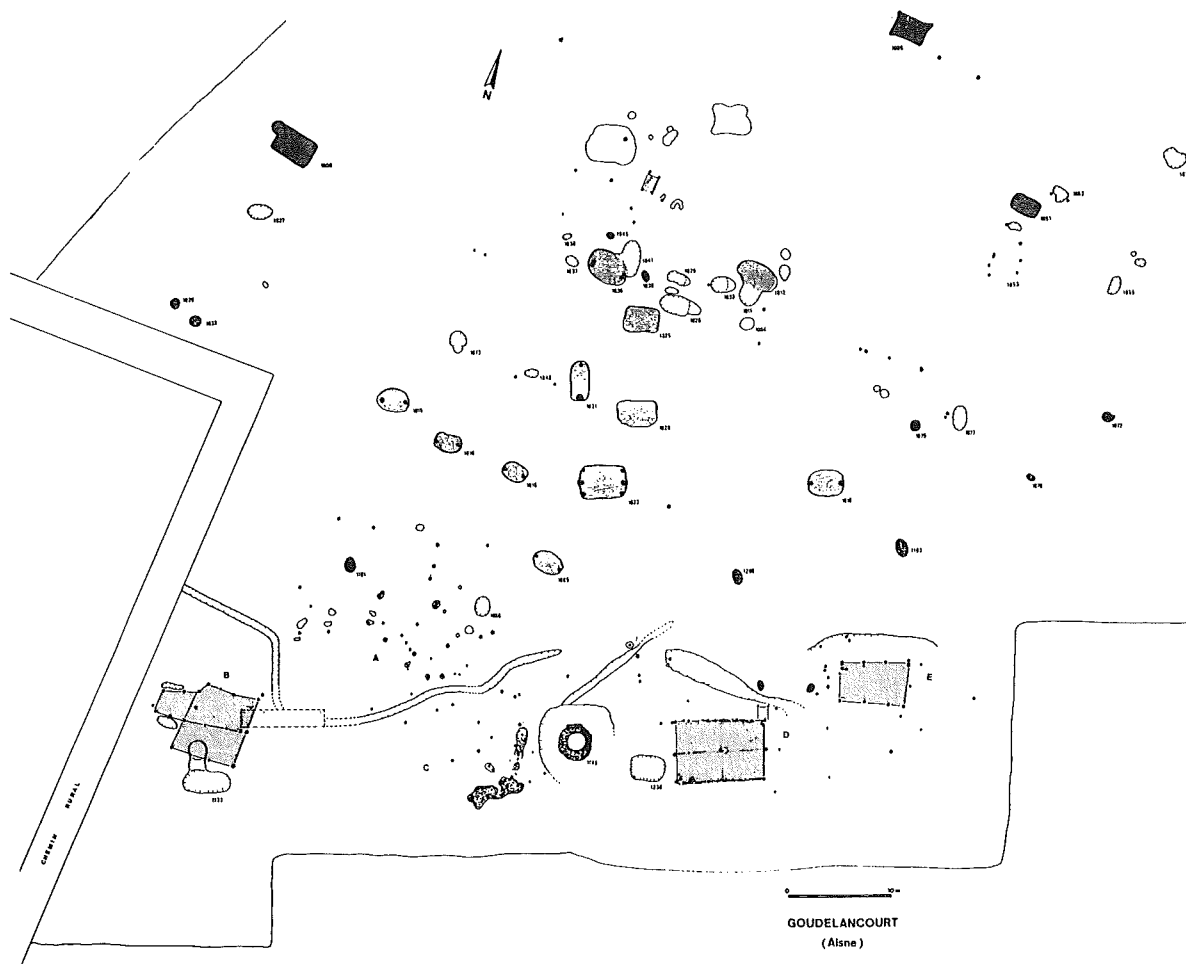


Fig. 9. Plan du hameau est de Goudelancourt-les-Pierrepont aux VIe et VIIe siècles (extrait de A. Nice 1994b).

ne du cimetière, à 72 individus - soit 12 familles - pour le premier noyau, et à 38 individus pour 6 familles pour le second.

Au pied de la colline où se trouvait le cimetière s'étendaient trois hameaux au moins, séparés de 100 à 300 mètres, comme à Juvincourt. Le plus proche du cimetière - il en est éloigné de 150 mètres -, fouillé presque intégralement, constituait une véritable unité agricole, regroupée autour d'une maison de 6 mètres sur 8 mètres disposant d'un âtre, et composé de trois bâtiments de surface plus précaires et de 14 fonds de cabane (Nice 1994b) (fig. 9, 10 et 11). Il est assez hasardeux de vouloir attribuer un nombre précis d'habitants à cet ensemble. Il faudrait fouiller la totalité du village soit une quinzaine ou une vingtaine d'hectares pour pouvoir mettre en correspondance les 110 personnes présumées réparties en 18 familles avec les différents bâtiments reconnus. Cela dit, il faut bien convenir que le hameau fouillé accueillait nécessairement plus d'une famille. Il serait raisonnable d'estimer à trois ou quatre familles au maximum le nombre d'occupants des bâtiments de surface³.

La forte structuration de l'ensemble en fonction du bâtiment principal et de son puits à eau, avec les bâtiments de surface secondaires puis les fonds de cabane rejetés à la périphérie, reflète l'image d'un groupe humain solide, soit fondé sur des liens familiaux, soit plus vraisemblablement sur des liens de forte dépendance économique et sociale. L'interprétation des fonds de cabane comme habitations par le fouilleur renforcerait encore ce dernier aspect. Existait-il aussi une gradation entre chacun des hameaux, avec un ensemble dominant et des ensembles subordonnés, comme on a pu l'observer à Serris pour les VIIIe et IXe

3 Si l'on voulait faire correspondre ce hameau à la totalité du deuxième noyau du cimetière, il faudrait envisager sérieusement le logement de plusieurs familles dans des fonds de cabane; c'est d'ailleurs l'option qu'avait retenue Alain Nice. Depuis, la découverte d'un nouveau noyau, beaucoup plus vaste, à 400 m environ plus à l'est, rend caduque, nous semble-t-il, cette hypothèse.

siècles (voir *infra*, Foucray)? Il est impossible de répondre à cette question tant que l'on n'aura pas fouillé plus largement les autres hameaux que comptait l'agglomération.

Conclusion

Comme on peut en juger à partir de ces deux exemples, il est assez difficile de préciser la taille, l'organisation sociale, institutionnelle de ces groupes humains. Il existe visiblement plusieurs niveaux d'interdépendances qui ne se matérialisent pas systématiquement de la même façon dans les habitats et les lieux d'inhumation. Nous ne connaissons pas en Picardie, à ce jour de véritable habitat groupé et structuré au VI^e ou au VII^e siècle. La structuration de l'habitat semble se faire à cette époque par le biais de groupements limités à quelques familles nucléaires. Chacun de ces groupes semble connaître une grande intégration des activités économiques soit qu'elles s'effectuent dans le cadre d'une seule exploitation agricole comme à Goudelancourt, soit dans un ensemble un peu plus vaste peut-être partiellement communautaire comme à Juvincourt au VI^e siècle. La taille des habitats contemporains de Condé-sur-Aisne, Mercin-et-Vaux ou Pontavert est assez comparable. Il est

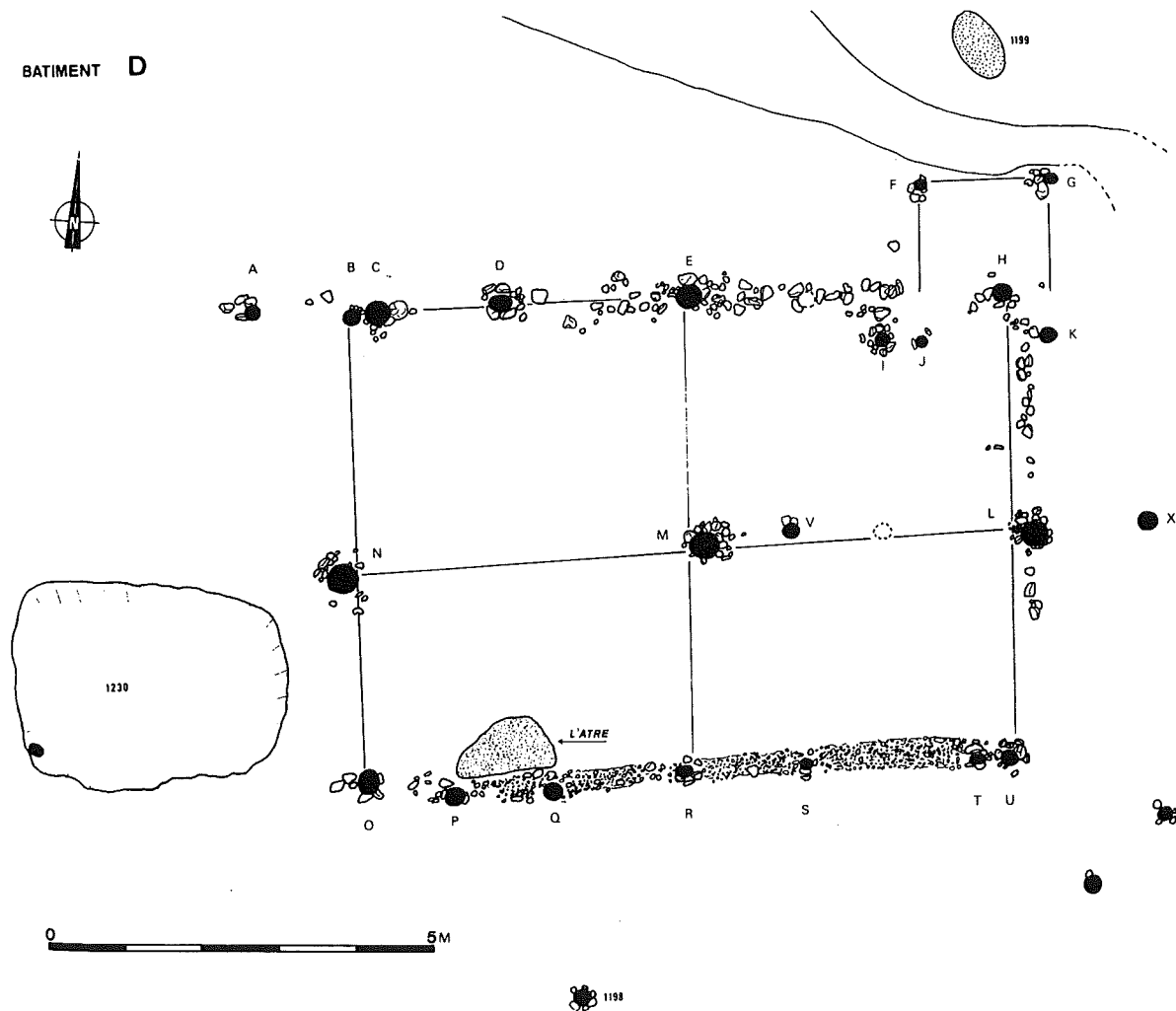


Fig. 10. Plan de la maison principale de Goudelancourt-les-Pierrepont (extrait de A. Nice 1994b).

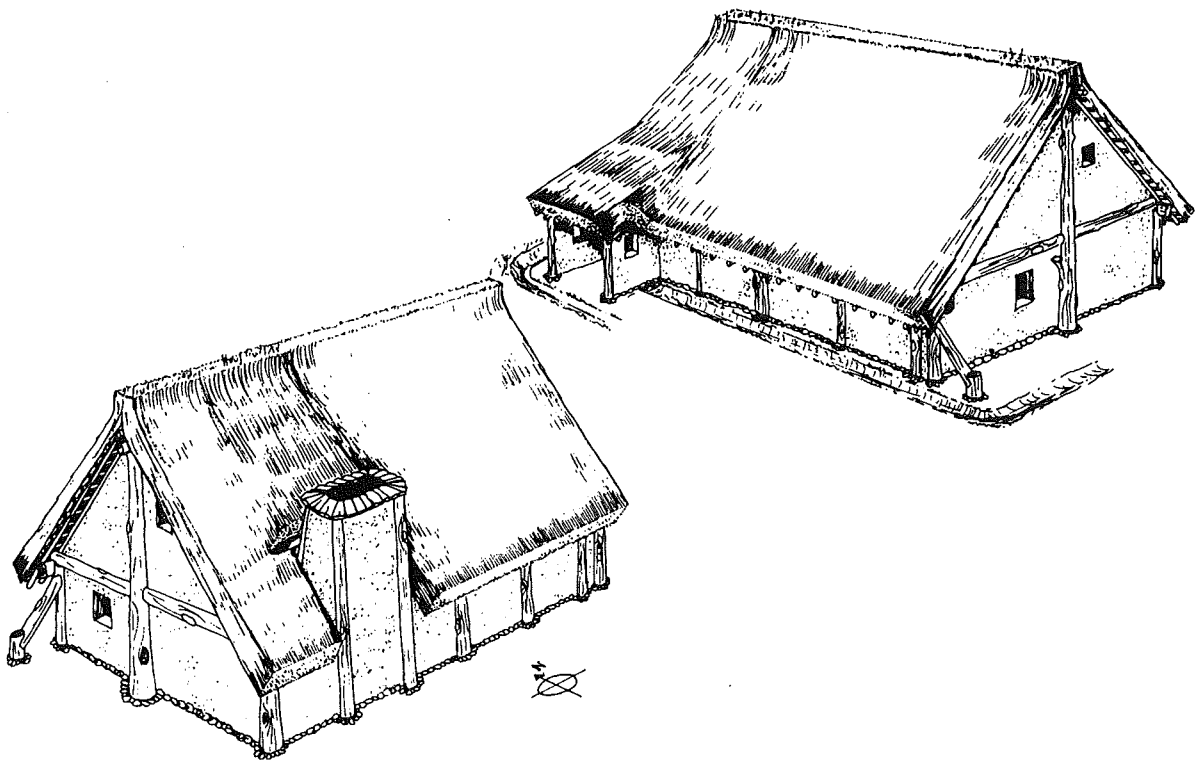


Fig. 11. Restitution graphique de la maison principale de Godelancourt-les-Pierrepont (extrait de A. Nice 1994b).

certain que ce niveau élémentaire de structuration sociale doit se retrouver dans un bon nombre de cimetières. Mais il n'apparaît clairement que dans les cimetières de petite taille, de 100 à 200 tombes. L'exemple du cimetière d'Haudricourt, à la frontière de la Normandie (département de Seine-Maritime), est très représentatif de ces petites communautés interfamiliales (Mantel 1994). La population inhumée dans le cimetière d'Haudricourt entre le milieu du VI^e et le début du VIII^e siècle était répartie, semble-t-il, en deux groupes composés de deux et trois familles, comptant chacune 4 à 5 adultes. Il est difficile de préciser les liens qui unissaient ces deux groupes: étaient-ils d'ordre familial, d'ordre économique et social? L'analyse des "caractères discrets" des squelettes suggèrent des liaisons d'ordre familial à l'intérieur de chaque groupe. Il est malheureusement impossible d'indiquer s'il existe des différences sociales significatives impliquant des liens de subordination entre les deux groupes, en raison du pillage d'un bon nombre de sépultures.

Mais la moitié au moins des cimetières comptent plusieurs centaines d'individus, parfois plus d'un millier correspondant à des communautés de l'ordre de la centaine d'habitants ou d'avantage (Bayard 1986). Il est probable que la population inhumée dans ces lieux communs vivait répartie entre plusieurs hameaux dont on ne sait s'ils étaient toujours agglomérés, comme à Juvincourt-et-Damary ou à Godelancourt-les-Pierrepont, ou dispersés et autonomes.

Les sites postérieurs au VII^e siècle, fouillés dans l'Aisne comme Berry-au-Bac ou dans l'Oise et la Somme (Longueil-Sainte-Marie et Saleux) semblent connaître une organisation plus stricte de l'espace (fig. 12). Les sites sont partagés en enclos de petite taille parfois délimités physiquement par des fossés ou des palissades. Certains de ces enclos, comme à Longueil-Sainte-Marie, abritent une maison et une ou deux dépendances (un grenier par exemple). D'autres semblent voués à des activités spécialisées comme le stockage des grains, leur séchage ou la cuisson du pain dans des fours (à Berry-au-Bac "La Fosse au Puits"). Ce phénomène double de spécialisation d'aires d'activités dans des ensembles économiques plus structurés d'une part et de cloisonnements d'unités qui ne peuvent être que familiales n'a pas été observé à ce jour sur des sites antérieurs au VIII^e ou à la fin du VII^e siècle.

Il est tentant de faire le rapprochement entre cette observation et la multiplication des témoignages à la même époque sur le système double de la *villa*, fondé sur une exploitation principale directe de grande taille, la réserve, et d'autre part sur les redevances de petites exploitations familiales, les manses. Mais le rapprochement s'arrêtera là. Car il subsiste encore bien des points d'ombre dans la documentation archéologique et bien des obstacles pour une confrontation plus précise avec les textes historiques. Pour de nombreux sites on serait bien en peine de choisir entre les qualificatifs de manse ou de *villa* ou bien encore de *curtis*, un terme fréquent dans la toponymie régionale.



Fig. 12. Plan de masse du site de Longueil-Sainte-Marie "le Cul de Fayel" (Oise).

- Agache, R. 1978:* La Somme pré-romaine et romaine, Amiens.
- Archéologie de la France, 30 ans de découvertes.* Catalogue de l'exposition, Paris, 1989 (notice 255, p. 409).
- Bayard, D. 1989:* Le village mérovingien du "Gué de Mauchamp" à Juvincourt et Damary", archéologie grands travaux, Autoroute A26, département de l'Aisne, 101-110.
- *1995a:* Les habitats du haut Moyen Age en Picardie. In: Lorren, C. - Périn, P. (éds.): L'habitat du haut Moyen Age (France, Pays-Bas, Danemark et Grande Bretagne), mémoires de l'association française d'archéologie mérovingienne, t. VI. Rouen, p. 53-62.
- *1995b:* L'habitat du haut Moyen Age en Picardie: état de la question. In: Magnou - Nortier, E. (éds): Aux sources de la gestion publique, t. II "L'invasio" des *villae* ou la *villa* comme enjeu de pouvoir. Presses universitaires de Lille, 269-293.
- *1996:* La romanisation des campagnes en Picardie à la lumière des fouilles récentes: problèmes d'échelles et de critères. In: Bayard, D. - Collart, J. L. (éds.): De la ferme indigène à la "villa" romaine, la romanisation des campagnes de la Gaule. Revue Archéologique de Picardie, n° spécial 11. Amiens, 157-184.
- Bayard, D. - Thouvenot, S. 1993:* Etude de la céramique du haut Moyen-Age (Ve-Xe siècles) dans le département de l'Aisne: premier bilan, la céramique du Ve au Xe siècle dans l'Europe du nord-ouest. Actes du colloque d'Outreau, Nord-Ouest Archéologie. Travaux du groupe de recherches et d'étude sur la céramique dans le Nord-Pas-de-Calais. Hors série.
- Blanchet, J. C. 1989 et al.:* Picardie, Gallia Informations, préhistoire et histoire, 1989-1, 206-210.
- Böhmer, K. 1958:* Die fränkischen Altertümer des trierer Landes. Germanische Denkmäler der Völkerwanderungszeit, série B, T. 1, 2 vol. Berlin.
- Durand, M. 1988:* Archéologie du cimetière médiéval au sud-est de l'Oise. Revue Archéologique de Picardie, n° spécial, Amiens, 275 p.
- Chapelot, J. 1980:* Le fond de cabane dans l'habitat ouest-européen: état des questions, Archéologie médiévale, 1980, 5-57.
- Chapelot, J. - Fossier, R. 1980:* Le village et la maison au Moyen-Age. Paris, 357 p.
- Collart, J. L. 1991:* "Une grande villa: Verneuil-en-Halatte", Archéologie de la vallée de l'Oise. Compiègne et sa région depuis les origines..., catalogue de l'exposition de Compiègne 1991, Compiègne, CRAVO, 169-173.
- Demolon, P. 1972:* Le village mérovingien de Brébières (VIe-VIIe s.). Commission départementale des Monuments Historiques du Pas-de-Calais, 14, Arras.
- Fossier, R. 1968:* La terre et les hommes en Picardie jusqu'à la fin du XIIIe siècle, 2 vol. Paris - Louvain.
- Haselgrove, C. C. - Scull, C. 1992:* The romanization and de-romanization of belgic Gaul: the rural settlement evidence. In: Wood, M. - Queiroga, F.: Current research on the Romanization of the western provinces. BAR international series S575, 9-23.
- La Picardie, berceau de la France.* Catalogue de l'exposition tenue à Amiens, Saint Germain-en-Laye, Beauvais, Soissons, Amiens 1986.
- Mantel, E. et al. 1994:* Le cimetière mérovingien d'Haudricourt (Seine Maritime), Revue Archéologique de Picardie, n° 1-2, 179-261.
- Morazzini, C. 1994:* Etude anthropologique de la nécropole de Goudelancourt-les-Pierrepont (Aisne), Revue archéologique de Picardie, n° 1-2, p. 9-19.
- Nice, A. 1994a:* La nécropole mérovingienne de Goudelancourt-les-Pierrepont (Aisne). Présentation générale, Revue archéologique de Picardie, n° 1-2, p. 3-7.
- Nice, A. 1994b:* L'habitat mérovingien de Goudelancourt-les-Pierrepont (Aisne). Aperçu d'une unité agricole et domestique des VIe et VIIe siècles, Revue archéologique de Picardie, n° 1-2, p. 21-6.
- Périn, P. 1980:* La datation des tombes mérovingiennes, Genève, 433 p.
- Werner, J. 1950:* Zur Entstehung des Reihengräberzivilisation, Archaeologia Geographica, 23-32.